



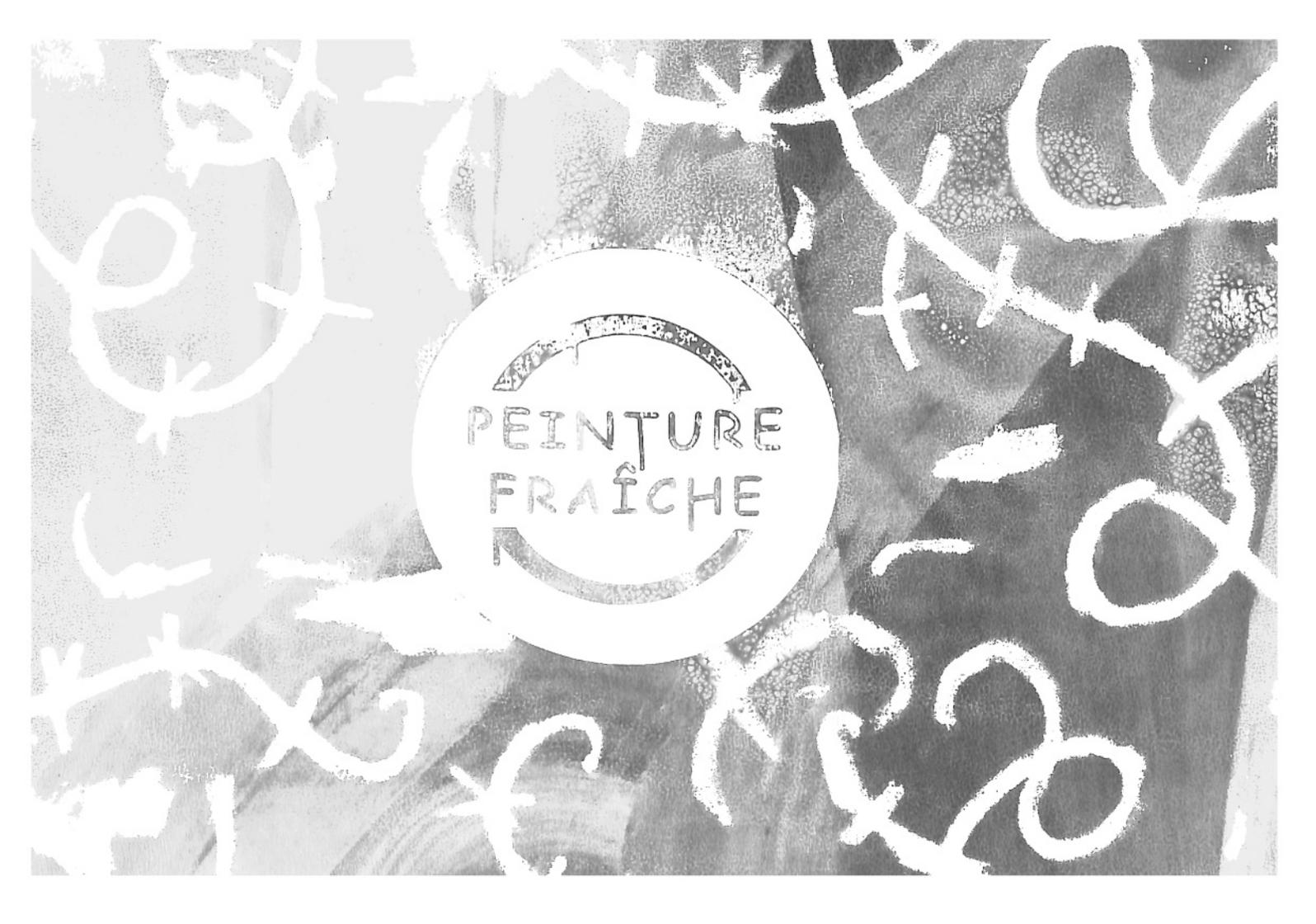
Je sérigraphie
des tracts

Ah... Cool!
Mais pourquoi?

N°1
2021

FAITS &
GESTES

FANZINE SUR L'IMPRIMÉ POPULAIRE



PEINTURE
FRAÎCHE

oui! La lettre est bien en Comic Sans DS!

ÉDITO

Nous sommes très fiers de vous présenter le premier numéro de notre fanzine sur l'imprimé populaire. Pourquoi un fanzine ? Et pas simplement une revue ? Parce que nous nous revendiquons comme des amateurs, ceux qui aiment : des fans ayant simplement l'envie de partager leur passion, l'imprimé populaire, dans un magazine, un fan-zine.

« Imprimé populaire », quant à lui, n'est pas un terme connu ou usité. Non, il s'agit simplement de deux mots que nous avons accolés pour désigner ce qui nous intéresse : toutes les démarches d'impressions hors des réseaux traditionnels...

Depuis l'invention de l'imprimerie nombreuses et nombreux sont celles et ceux qui ont décidé d'imprimer malgré leur « illégitimité » légale, culturelle, technique... On met des guillemets à illégitime car, hors le cadre légal, il s'agit souvent d'un simple ressenti.

Ce fanzine, par exemple, n'a ni ISSN, ni dépôt légal, ni imprimeur : il est illégal (mais il bénéficie comme tous les autres fanzines d'une tolérance implicite). En revanche, en terme de contenu, on pourrait clairement se poser la question de sa légitimité car les auteurs ne sont ni universitaires, ni journalistes, ni auteurs. Leurs paroles et anecdotes méritent-elles d'être imprimées & diffusées ?

Évidemment, oui ! En tout cas pour nous et



c'est pour ça qu'on le fait ! C'est une sorte de nécessité d'imprimer difficile à définir. On a l'impression que cette nécessité est le point commun qui relie tous ces imprimés populaires.

Évidemment les enjeux, les pratiques, les techniques et les contextes sont bien différents entre le journal sur Napoléon recueilli par Apollinaire, *L'oiseau de France* des résistants à l'occupant, les gravures du nouvel an ou même ce fanzine... Cerner l'essence de cette nécessité, de ce lien, et donc définir l'imprimé populaire n'est pas simple... mais notre certitude que ce lien existe reste intacte !

C'est pour tenter de le mettre en lumière que nous avons décidé de faire ce fanzine. On espère qu'au fur et à mesure des numéros, il constituera un corpus de faits actuels ou historiques mais aussi de gestes concrets de réappropriation populaire des techniques dans le but de décaler les contours de ce lien commun.

L'idée n'est pas ici, vous l'avez compris, de faire autorité, mais bien plutôt de poser des briques qui, on l'espère, serviront à nourrir une réflexion collective, mais aussi à donner l'envie de titiller l'encre avec les doigts et/ou les méninges ! Donc si cela vous tente de partager ça avec nous, n'hésitez pas : ces pages sont ouvertes et notre association aussi !

FAITS & GESTES
#1 automne 2021
Fanzine annuel (?)
tiré à 50 exemplaires
par l'association des Amis de
l'imprimé populaire
www.imprimepopulaire.fr

#1 Sommaire

- ▶ **Portrait** : Papy@r 4
- ▶ **Petites histoires en BD** : le mystérieux journal d'Apollinaire... 9
- ▶ **Le gyotaku** : Les empreintes de poisson japonaises 14
- ▶ **CR d'impressions** : Le gyotaku 15
- ▶ **Interview** : Eja..... 18
- ▶ **Petites histoires en BD** : As-tu vu l'oiseau ?..... 21
- ▶ **Les impressions populaires en Chine** 26
- ▶ **Visite** : Musée de l'image populaire de Pfaffenhoffen..... 31
- ▶ **Interview** : Tanx..... 32
- ▶ **CR d'impressions** : Les impressions DIY de ce fanzine 34
- ▶ **Petites histoires en BD** : L'ami du peuple..... 41



portrait

POURQUOI FAIRE
DES PORTRAITS ?

J'ai longtemps hésité à faire une rubrique portrait. J'aime pas trop dire du bien des gens parce que :

1. on peut se tromper et donc faire l'apologie d'une ordu
2. ça participe à une vision du monde qui se centralise sur la figure du héros providentiel et qui néglige la place du collectif. Je m'explique plus en détail : je crois que derrière chaque personnage célèbre (ceux que l'Histoire et l'Histoire des arts ont choisi de garder) se cache un inconnu. Par exemple (exemple fictif issu de mon imaginaire) : parmi les meilleurs trouvailles de Molière, certaines ont été inspirées (voire piquées) à ce gars qu'il a croisé dans la taverne et qui sortait des blagues pour qu'on lui paye des verres. Ce gars n'a jamais rien publié et l'histoire ignore son nom. Cet inconnu n'a pas tout inventé non plus : il s'est aussi inspiré de trucs entendus à droite et à gauche. A chaque fois que je regarde un documentaire historique sur une personnalité, je ne peux m'empêcher de penser à ce

4

FAITS &
GESTES



second rôle négligé. Et je m'énervé derrière mon écran en maudissant cette société qui incite à être soit un surhomme (le héros providentiel), soit un suiveur de surhomme. Arrêtons de créer de l'attente et de la résignation et incitons à l'action : pas besoin d'être un héros pour agir ; pas besoin de se trouver de nouvelles idoles.

Mais voilà, derrière ce discours marqué par mes convictions politiques (assez évidentes, je pense), il y a aussi l'envie de valoriser des démarches et des personnalités qui ont su sortir des chemins balisés. Alors j'ai fini par craquer et taper ce premier portrait et j'espère que cela inspirera nos lecteurs, non pas à imiter ce personnage, mais bien à trouver leur propre voie.

Évidemment, il reste le risque de faire l'apologie du travail d'une ordu (le syndrome Roman Polanski/Bertrand Cantat). Eh bien... Je vais prendre le risque. Puisque mon but est de parler du travail de personnes qui ont une démarche en lien avec l'imprimé populaire, je pense qu'on abordera peu de personnages riches, célèbres et puissants, déjà moult fois encensés dans les mass-médias. Ne laissons pas la peur nous interdire de visibiliser des démarches.



PAPY@RT

Comment commencer ce portrait ? Difficile car le personnage en question peut être abordé de plusieurs façons : Papy@rt le sérigraphe, Papy@rt le militant, Papy@rt le doux-rêveur décalé, Papy@rt le passeur de mémoire, Papy@rt le rassembleur...

Commençons peut-être par l'aspect sérigraphe (en effet, c'est une revue consacrée à l'imprimé...) : Papy@rt se présente souvent (notamment dans les articles de presse qui lui sont consacrés) avec ce seul qualificatif : sérigraphe. Quand vous le croisez, vous découvrez à l'intonation qu'il met dans ce mot que ce titre est plus précieux qu'une médaille ! Pour vous le faire sentir, je peux tenter cette figure de style : Papy@rt n'est pas sérigraphe. Non, il est SERIGRAPHE. C'est pas mal, mais ma

formule donne l'impression que cet homme a un coté « aristo-de-la-raclette ». Or rien n'est moins vrai ! En apparence, le gars a tout du vieux militant rêveur et farfêlu, celui qui intervient pour proposer des projets atypiques. Vous voyez ? Des fois les gens l'écoutent et le suivent dans son délire et des fois les gens l'ignorent et font comme s'ils n'avaient rien entendu. Dans tous les cas, ce gars sera présent. L'excentrique militant est souvent un persévérant (une qualité que j'admire énormément). Bon, là je vous avoue que c'est dans ma tête : je ne connais pas assez le bonhomme pour savoir si ce que je projette sur son apparence est réel ou pas. Mais sa pratique de la sérigraphie permet de dire avec certitude que le gars n'aime pas faire du chichi. En effet, on le croise facilement dans la rue avec son vélo de sérigraphie. Avec son matos rudimentaire,

il transforme ses impressions en spectacle. C'est pas la finesse esthétique qui subjugue, mais l'ingéniosité des sloggans et de l'image. Bah oui, je vous ai signalé que Papy@rt avait une activité militante mais cela ne veut pas dire qu'elle est dépourvue d'humour. J'aime particulièrement la « Manif pour Toast : le petit déjeuner, c'est une tartine et de la confiture ! ». Normalement, à ce stade du texte, vous avez compris pourquoi les Amis de l'Imprimé Populaire gardent un œil sur le travail de cet homme : une pratique d'impression qui cherche à rester sur le terrain et qui se met au service d'une cause... On est loin du sérigraphe-artiste qui travaille seul et expose dans des galeries. Papy@rt ancre sa démarche dans sa ville :





Lyon. Il a de la chance : c'est dans cette ville qu'on trouve le plus grand musée français de l'imprimerie. Ce lieu fait partie des endroits où vous pouvez le croiser puisqu'il y anime des ateliers de sérigraphie.

Il travaille aussi avec d'autres artistes lyonnais pour organiser le festival « la rue de la sérigraphie » et pour imprimer le calendrier « raclette party » (qui ne concerne pas ce plat typique de la saison froide, mais bien cet outil qu'on utilise en sérigraphie). Et comme si toutes ces activités étaient négligeables, Papy@rt organise aussi des visites guidées de Lyon (et plus précisément du quartier de la Croix Rousse) pour parler de l'histoire militante (squatt, mouvements libertaires, lutte anti-fascisme...) et de ... sérigraphie !

Le militantisme de Papy@rt prend toujours le dessus sur la nécessité de « bien faire ». Papy@rt a une démarche décomplexée qui invite à la participation. Ça, ça ne pouvait que nous plaire.

Sources : <https://papyartblog.wordpress.com>





Les petites histoires de l'Imprimé Populaire



LE MYSTÉRIEUX JOURNAL D'APOLLINAIRE

« Imprimé en violet au polycopiste, il paraissait sur deux pages à trois colonnes. Cette feuille était publiée par un enfant de dix ans pour servir d'organe de publicité au petit musée qu'il a fondé à la même adresse et qui est consacré à Napoléon. Ce musée napoléonien est peu connu. Il contient des choses intéressantes et précieuses réunies par ce gamin. »



« Si vous passez rue de Poissy, arrêtez-vous au 14 et essayez de visiter le petit musée napoléonien qui s'y trouve.

Avant la guerre, ce musée avait son organe, le *Journal du Musée*.

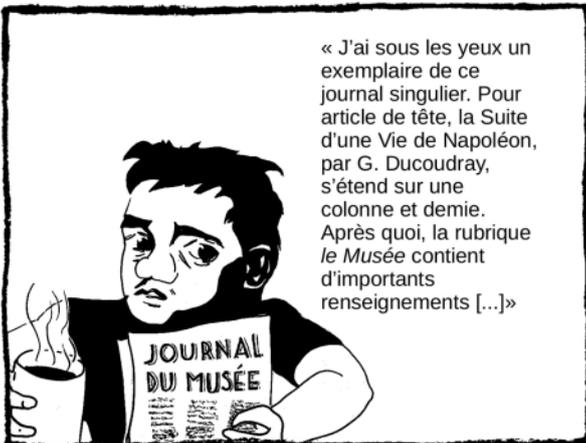
Je ne sais s'il y eut en France et même dans le monde entier de plus curieuse gazette que le *Journal du Musée*.



Bimensuelle, 1^{er} et le 15 de chaque mois. Direction : 14, rue de Poissy. Abonnement : 3 fr. par an. »

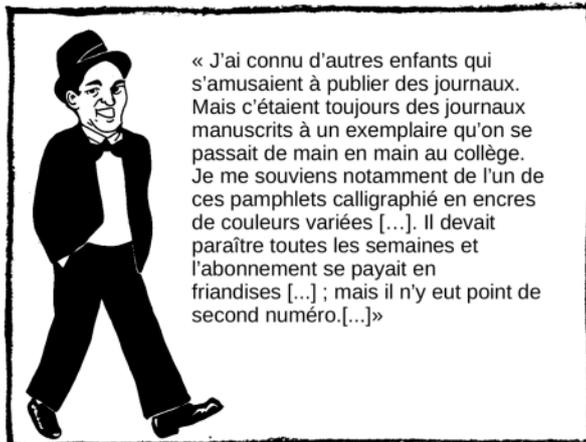
« Des libraires, des antiquaires, séduits par l'initiative de cet enfant, augmentent par des dons les richesses du musée imprévu. Les abonnés étaient nombreux, m'a-t-on dit, et le journal paraissait en général très régulièrement. Il se vendait à raison de dix centimes le numéro. »





« J'ai sous les yeux un exemplaire de ce journal singulier. Pour article de tête, la Suite d'une Vie de Napoléon, par G. Ducoudray, s'étend sur une colonne et demie. Après quoi, la rubrique *le Musée* contient d'importants renseignements [...]»

« Aucun nom de gérant, aucune mention d'imprimeur ne légalise la publication de ce petit journal dont une des principales singularités, l'âge de son directeur et rédacteur en chef, est appelée à disparaître tandis que, pour nous comme pour lui, s'écouleront les années. »



« J'ai connu d'autres enfants qui s'amusaient à publier des journaux. Mais c'étaient toujours des journaux manuscrits à un exemplaire qu'on se passait de main en main au collège. Je me souviens notamment de l'un de ces pamphlets calligraphié en encres de couleurs variées [...]. Il devait paraître toutes les semaines et l'abonnement se payait en friandises [...]; mais il n'y eut point de second numéro.[...]»

Ce texte est issu du livre *Le flâneur des deux rives* de Guillaume Apollinaire paru en 1919.

Ce livre est un recueil de chroniques publiées dans *le Mercure de France*. Cet extrait est originellement paru le 1^{er} Mai 1914 et s'intitulait « Journal du Musée » et on y apprend qu'Apollinaire n'a jamais visité ce mystérieux musée.





Au jour d'aujourd'hui, je n'ai pas réussi à trouver d'autres traces de ce musée, ni de ce fascinant journal.

Rien !

À croire qu'il s'agit d'une invention d'Apollinaire !



D'ailleurs, je profite de ces pages pour lancer un appel : si l'un ou l'une d'entre vous à une quelconque information sur cette affaire, je suis preneuse !

Pourquoi raconter cette histoire alors qu'on a si peu d'éléments ?
Tout simplement parce que c'est le lot de l'imprimé populaire de ne laisser aucune trace.



Ceux qui ont acheté le journal n'ont pas vu de raison de le conserver.
Les institutions ne l'ont pas acquis pour archivage.
Les médias de l'époque jugent le musée et la gazette insignifiants et ne l'évoquent pas.

Normal ! Il s'agit d'un enfant. Il n'a donc aucune légitimité.





Donc même si ce texte du *flâneur des deux rives* est une invention, elle reste intéressante et montre qu'Apollinaire partageait notre fascination pour l'imprimé populaire.



A propos du polycopiste :

Ce mot peut être utilisé pour plusieurs méthodes, mais l'encre violette mentionnée nous incite à penser qu'il s'agit d'hectographie (voir le site des Amis de l'Imprimé Populaire). Mais bon... On ne peut pas en être sûr.



Sources :

Le texte complet de *Le Flâneur des deux rives* de Guillaume Apollinaire est consultable sur Gallica de la BNF, sur Wikisource et sur la page suivante :

http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/apollinaire/apollinaire_mercure-de-france

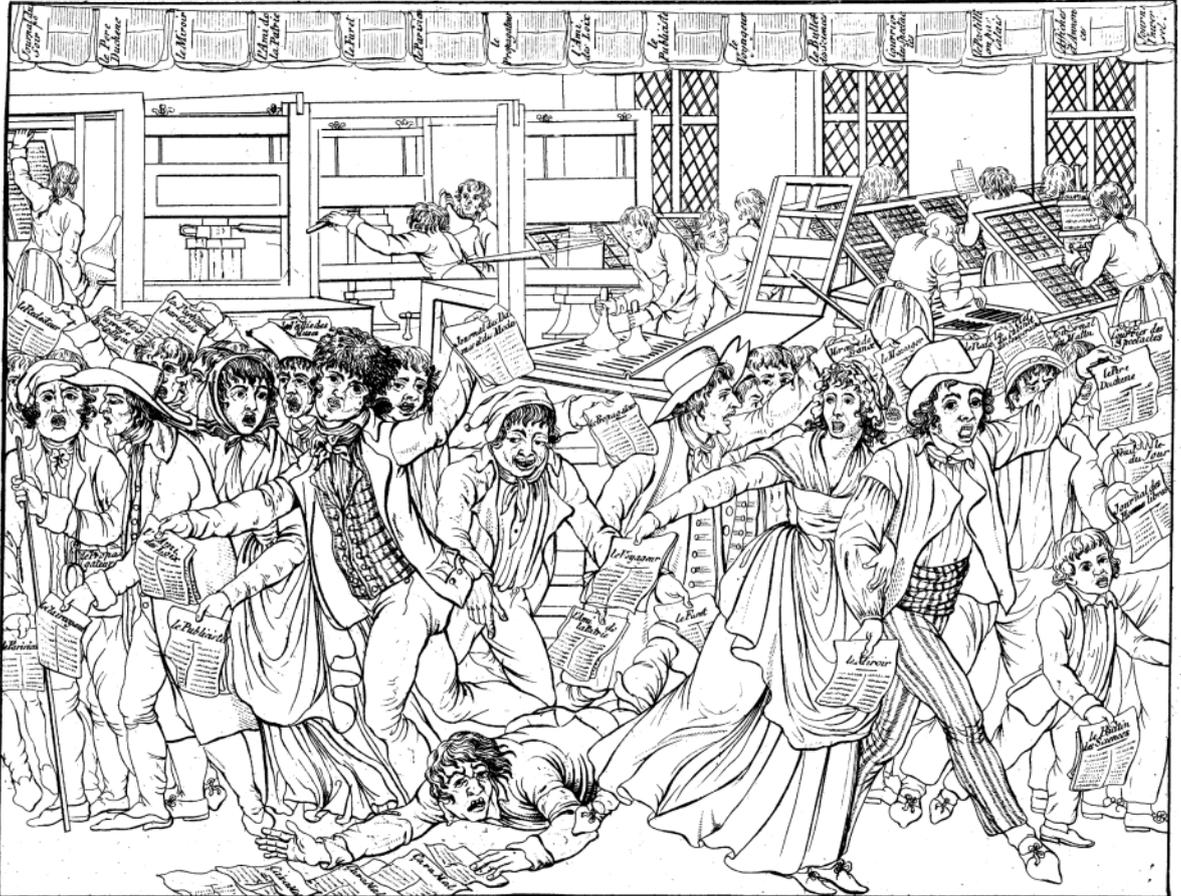
Il y a des différences dans cette version, car Apollinaire a corrigé le texte pour l'édition en recueil après la publication en revue.



Recherches effectuées sur cette affaire :

J'ai fait des recherches autour de l'adresse (le 14 rue de Poissy à Paris), autour des noms propres cités (des lecteurs du journal). J'ai aussi cherché des informations sur un musée Napoléon dans les années 1910. J'ai regardé divers guides de Paris (notamment sur le Paris des écrivains) et sur le Paris d'Apollinaire. Personne n'a l'air d'avoir voulu en savoir plus sur cette histoire...





Liberté de la presse,
 Gravure révolutionnaire anonyme 1792-1794 dimension 173mm x 224mm
 Source : RUKSMUSEUM rjksstudio

LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Le GYOTAKU

Les empreintes de poisson japonaises :
trophées de pêche imprimés pour preuve et souvenir

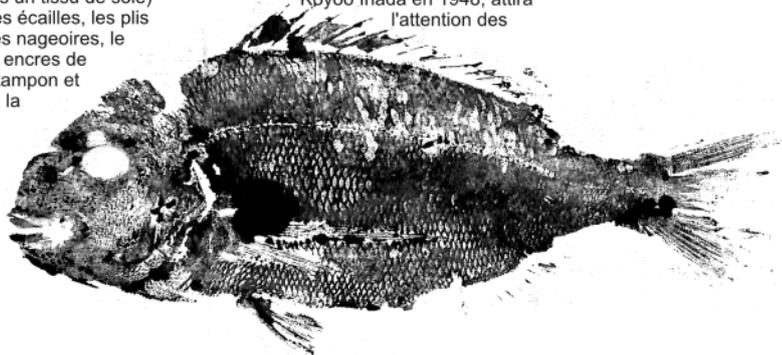
Au Japon, dans certaines boutiques spécialisées en articles de pêche, on peut voir des affichettes imprimées représentant des poissons grandeur nature, le plus souvent à l'encre noire sur papier blanc, entourés de quelques idéogrammes manuscrits et de l'empreinte rouge du sceau de l'auteur. Accrochés au-dessus des rayonnages d'appâts et de cannes, ou suspendus sur des cordelettes au-dessus des étals, les gyotaku, « empreintes de poisson » (parfois traduit par ichtyogramme ou fish print), sont des trophées que les pêcheurs du voisinage déposent ici pour exposition.

Quand l'un d'eux veut garder le souvenir d'une prise exceptionnelle, il s'offre le tirage d'un gyotaku, et sur la feuille sont inscrits son nom, la date de la capture et le poids et la taille de la prise. Le procédé consiste à appliquer une feuille de papier ou un tissu directement sur le corps du poisson, pour en tirer une image encrée, par frottage ou tamponnage. Les gyotaku sont peu commercialisés, et se rencontrent surtout sur les murs des locaux d'associations de pêcheurs, ou chez les particuliers, conservés dans des cartons ou affichés.

Deux techniques sont actuellement utilisées : pour la première, dite « directe », la plus répandue, on encre une face du poisson sur laquelle on presse ensuite une feuille de papier (ou un tissu), qu'il est possible de rehausser de couleurs déposées au pinceau. Avec la technique indirecte, on commence



par couvrir une face du modèle avec une feuille humidifiée (ou parfois un tissu de soie) pour épouser les saillies des écailles, les plis de la peau, les nervures des nageoires, le galbe de l'œil ; ensuite des encres de couleur sont apposées au tampon et au pinceau pour reproduire la coloration naturelle. Dans les deux cas, le spécimen reçoit en surface un traitement préalable à l'apposition de la feuille ; mais, détail important, il reste comestible.



La seconde technique repose sur un savoir-faire proche de celui des peintres aquarellistes, par rapport à la première qui est d'une technicité plus abordable (pas besoin d'apprendre à tenir un pinceau ni à observer ni à mélanger les couleurs), plus simplement « mécanique » ; fonctionnant

comme les sceaux, qui sont particulièrement répandus dans la culture japonaise. Le frottage et l'estampage constituent des techniques anciennes, attestées en Chine presque dès l'invention du papier, pour reproduire le décor incisé de stèles et des textes gravés dans la pierre ; une pratique populaire pour garder trace d'un pèlerinage par exemple.

Le procédé indirect, mis au point par Koyoo Inada en 1948, attirera l'attention des

illustrations : impressions réalisées lors de notre atelier



Impressions réalisées lors de notre essai en mai 2021

scientifiques japonais qui y trouvaient la qualité d'une empreinte naturaliste, à l'instar de moulages anatomiques. Avec ses couleurs aussi vives que sur les modèles vivants, le procédé fit sensation en 1952 devant la communauté scientifique internationale, lorsque le professeur Yoshio Hiyama utilisa des gyotaku de Koyoo Inada pour illustrer une communication scientifique sur la faune marine dans un congrès aux États-Unis.

Un récit circule quant à l'invention du procédé, relative au plus ancien gyotaku actuellement conservé : en 1862, un guerrier eut l'idée de cette technique alors que son seigneur, qui venait de faire une prise exceptionnelle, souhaitait en porter témoignage à l'empereur. Ce premier gyotaku est exposé au Musée Hoonma de la ville de Sekata, préfecture de Yamagata. Mis à part chez les collectionneurs, on trouve des gyotaku directs et indirects dans des collections publiques, au Japon et en France

notamment, où ils sont recueillis tantôt en tant qu'objets d'art graphique, tantôt en tant qu'objets d'ethnographie, ou encore objets de représentation naturaliste intéressant la zoologie.

À l'heure actuelle, des artistes comme des curieux adoptent et explorent cette pratique et contribuent à faire connaître le procédé en organisant des ateliers dans des cadres institutionnels ou associatifs. On peut citer le travail de Jean-Pierre Guilleron, graphiste installé en Bretagne, qui fut associé à l'exposition *Gyotaku : l'art japonais de l'empreinte*, organisée au Musée de la Pêche de Concarneau en 2012, où étaient présentées notamment des œuvres de Boshu Nagase (né en 1924), ancien ingénieur à la retraite, passionné de pêche et reconnu dans le monde comme le grand spécialiste des gyotaku indirects. Quant à la technique directe, le travail remarquable de l'artiste Dwight Hwang, par ailleurs réalisateur dans l'animation et ayant travaillé pour Nintendo, déploie une finesse exceptionnelle, prenant aussi pour modèles des insectes, ainsi que des pieuvres et des crustacés, qui sont rares mais également représentés dans la production traditionnelle. Au Japon, utilisé ponctuellement par des artistes, le gyotaku reste essentiellement une pratique de pêcheur assez marginale.

Rappelons enfin que tirer le gyotaku d'un poisson ne le rend pas impropre à la consommation ; le but d'un pêcheur n'est pas principalement de produire une image mais de pêcher, en soi, et aussi ensuite de se nourrir du produit de sa pêche. Parallèlement, ils sont un peu des masques mortuaires, mais peut-être pourrait-on imaginer encore une technique pour tirer des gyotaku de poissons endormis.



On vous dit tout sur

notre
ESSAI de
Gyotaku

Après avoir visionné quelques tutos sur youtube (vous en trouverez plein avec le mot clef "gyotaku"), on s'est retrouvés à 4 un samedi autour de 4 poissons pour nos premiers essais d'impression.

Encres : Encre de chine majoritairement et quelques uns à la gouache. Disposées au pinceau ou au rouleau (mousse).

Supports : Papier type japon 20-30 g/m³, papier de soie, papier blanc standard 80 g/m³.

Poissons : On n'est pas des spécialistes des poissons mais on en a pris 4 différents au marché. Une petite daurade, une grosse sardine, et 2 autres dont je ne me souviens





plus le nom... (bravo ! J'aurais dû prendre des notes !). On a essayé de les prendre pas trop gros et avec des « textures » et formes marquées pour qu'ils ressortent bien à l'impression.

Retour d'expérience :

Déroulé : Le choix du poisson est important. Ils ont beau tous avoir des écailles, celles-ci prennent une infinité de formes différentes, rien que parmi ceux rassemblés sur l'étal d'un poissonnier.

La disposition du poisson est importante : prévoir des cales de carton pour surélever les nageoires, des aiguilles pour les maintenir ouvertes. Planter les aiguilles soit dans le carton, soit directement dans le corps du poisson... je ne sais pas bien pourquoi mais elle n'apparaissent pas à l'impression. Une autre technique (non testée) consiste à découper les nageoires et à imprimer en deux étapes, d'abord le corps, puis les nageoires une à une. L'un des spécimens a été préparé avec une pastille de papier posée sur l'œil, il faut particulièrement l'essuyer entre l'encre et l'impression. Cela donne un aspect spécifique.

Encrer : On encrè le poisson intégralement sauf l'œil. Pour les nageoires et la queue, mieux vaut les soulever un peu du support pour les encrer afin d'éviter d'encre le support.

Le rouleau en mousse qui permet de mieux contrôler la quantité d'encre déposée, ne s'est pas avéré être très pertinent pour l'encre de poissons. On a donc majoritairement encré au pinceau à longs poils souples avec une encre plutôt diluée.

Attention à la zone de jonction nageoire/corps qui peut former une cuvette à encre et laissera de grosses taches sur la feuille d'impression.

Puis on essuie légèrement le corps en tamponnant avec de l'essuie-tout en papier.

Remarque : l'encre (de chine ou gouache) sèche très lentement sur le poisson (rien à voir avec le temps de séchage sur une feuille de papier). On peut donc encrer et imprimer sans stresser.

Imprimer : On pose la feuille sur le poisson et on l'applique du milieu vers l'extérieur en tamponnant du bout des doigts. Insister sur les nageoires. Sans attendre (imprimer n'est pas imbiber), on détache doucement la feuille en la soulevant d'un coin. À noter que le papier trop humide se déchire facilement. En ce qui concerne les papiers :



- La feuille A4 80gr non mouillée est plus raide et boit moins d'encre. Les impressions sont plus nettes mais on obtient moins de détails.

- Inversement, le papier de soie (type emballage) est trop fin : il se gorge d'encre et se déchire. On obtient plus une grosse tache qu'une impression.

- Le papier type Japon donne vraiment les meilleurs résultats.

Remarques : L'encre diluée rend les impressions les plus régulières et confortables à réaliser. Le mouillage du



papier rend des effets intéressants, mais tous les papiers ne s'y prêtent pas, certains en ressortent gondolés ou granuleux et lorsqu'ils sont trop « couchés » l'eau forme des auréoles. Habituellement, après séchage, l'œil est tracé au pinceau, et certains petits manques complétés ; les impressions présentées ici sont par contre laissées « brutes », sans reprise après impression.

Nous avons fait un certain nombre d'essais sur tous les poissons (une bonne dizaine), il me semble qu'à la fin, les feuilles avaient plus tendance à coller au poisson. Est-ce la peau qui séchait ? Aurions-nous dû rincer les poissons après quelques essais ?

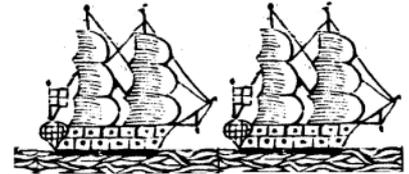
Attention : les poissons non vidés peuvent avoir des « fuites » par les orifices naturels, qui font des taches jaunes/marrons sur les impressions (nous avons été obligés de poser des drains en essuie-tout dans les orifices - mais ils n'ont pas toujours été suffisants)

Découverte fortuite : Le gaufrage du papier essuie-tout modifie la prise

d'encre de l'empreinte. Notre rouleau de papier essuie-tout était gaufré en quadrillage, ce qui rend un effet de pixellisation. Autre technique : sur le poisson encré, on applique une feuille d'essuie-tout pour absorber le surplus, qu'on tamponne mais sans essuyer, on imprime ensuite normalement, et l'empreinte obtenue conserve trace du gaufrage de la feuille d'essuie-tout. Avec cette dernière technique, on s'éloigne de l'intention originale de produire une image « fidèle » du poisson, pour en tirer une forme plus franchement graphique avec le tramage produit sur l'imprimé.

L'impression témoigne de trois choses : de la présence d'un poisson, de celle d'un individu qui le manipule, et de l'usage « d'outils » ; et ces informations discrètes que perçoit notre œil (et le cerveau derrière) déterminent l'impression que l'image produit en nous.

À noter que les quatre poissons que nous avons imprimés furent achetés sur un marché, chez un poissonnier. C'est une expérience différente que celle de passer quelques heures en plein air, à pêcher, de sortir de cette eau un des poissons qui y évoluent, de le manipuler pour le décrocher de l'hameçon, de le mettre à mort, puis de rentrer chez soi, et d'imprimer une trace de l'ensemble de ces actions. Les rapports qu'on entretient avec l'objet qu'on manipule, et les gestes dont on l'entoure, changent énormément. Et on voit bien que l'expérience est différente selon qu'on



achète un poisson pêché par d'autres (d'autant que, ici, ce sont des poissons de haute mer) ou qu'on le pêche soi-même. Dans notre cas, en effet, pas besoin de se rendre près du milieu de vie du poisson et de l'en extraire. Les sensations varient parce que l'impression s'inscrit dans une chaîne d'actions (de la rencontre avec le poisson jusqu'à l'exposition du gyotaku). Chacune de ces actions est l'occasion de nouer des relations avec un être vivant, avec des matériaux, avec la trace imprimé née du rapprochement des deux et avec les personnes dont ces images éveilleront la curiosité.



Parce que chacun a une pratique différente de l'imprimé populaire, on a posé les 5 mêmes questions.

les 5 réponses de EJA

De quoi parle-t-on ?

D'une première série de six livrets (photos 1) d'environ cent pages chacun, trois tirés à 11 exemplaires, trois à 33 exemplaires, sur trois ans ; de recueils de poèmes, d'essais ou de nouvelles, mis en page sur ordinateur, sous Word, tirés sur une imprimante « de salon » au format 10x17 reprenant le standard « poche », avec cahiers cousus et couvertures cartonnées à dos collé ; et massicotage au cutter. Puis d'un septième, imprimé à un seul exemplaire et non diffusé, qui a clos cette série.

Puis d'une seconde série de 3 titres (photos 2), sur deux ans, en 10 brochures tirées chacune à une trentaine d'exemplaires toujours, matériellement plus sobre : dans le même format-poche, mise en page à la colle et aux ciseaux de quatre à cinq feuillets noir & blanc, qui furent ensuite photocopiés chez un imprimeur, pliés et cousus à la maison ; une forme que personnellement, je rattache plus proprement au fanzine que la précédente série. Le dernier en date fut une suite de huit livrets similaires avec, par contre, couverture sérigraphiée et pages de garde en kitchen-

litho, confectionnés avec un ami graphiste et imprimeur amateur.

Comment le diffusez-vous ?

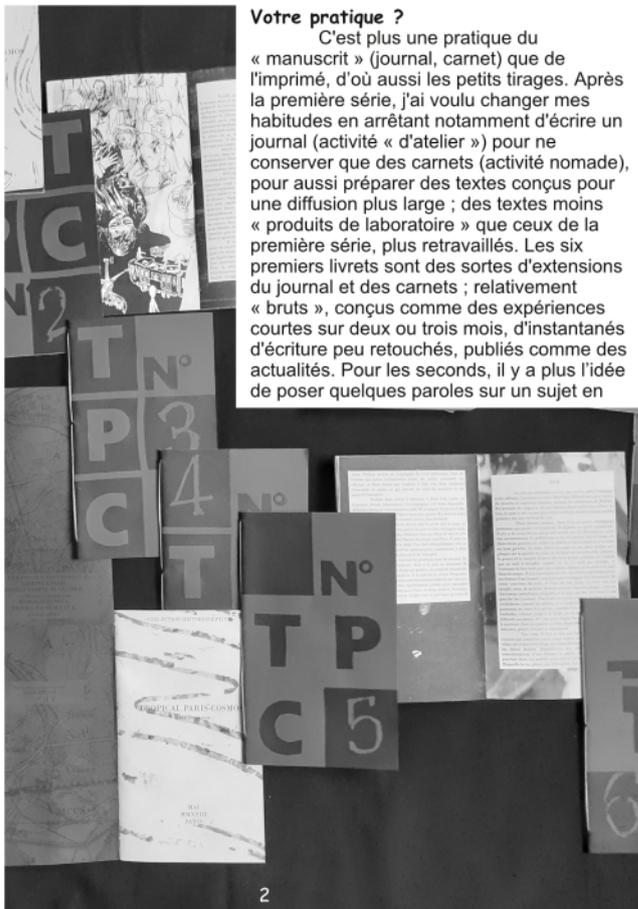
Les premiers imprimés étaient des exercices confidentiels, rédigés en peu de temps et distribués comme des lettres à des amis ; le dernier, tiré à un seul exemplaire, est consultable chez moi « sur rendez-vous » ; les intéressés peuvent le consulter, puis on prend un café et on discute ! Un seul a été proposé plus largement, à une dizaine d'exemplaires, sur des salons de fanzine et de microédition. La seconde série fut par contre conçue pour être diffusée plus largement. Des tirages ont été proposés à la vente, à prix libre, sur des salons de fanzine, mais pour la majorité des exemplaires, la diffusion s'est faite par don ou échange de la main à la main, donc toujours de façon assez confidentielle.





Votre pratique ?

C'est plus une pratique du « manuscrit » (journal, carnet) que de l'imprimé, d'où aussi les petits tirages. Après la première série, j'ai voulu changer mes habitudes en arrêtant notamment d'écrire un journal (activité « d'atelier ») pour ne conserver que des carnets (activité nomade), pour aussi préparer des textes conçus pour une diffusion plus large ; des textes moins « produits de laboratoire » que ceux de la première série, plus retravaillés. Les six premiers livrets sont des sortes d'extensions du journal et des carnets ; relativement « bruts », conçus comme des expériences courtes sur deux ou trois mois, d'instantanés d'écriture peu retouchés, publiés comme des actualités. Pour les seconds, il y a plus l'idée de poser quelques paroles sur un sujet en



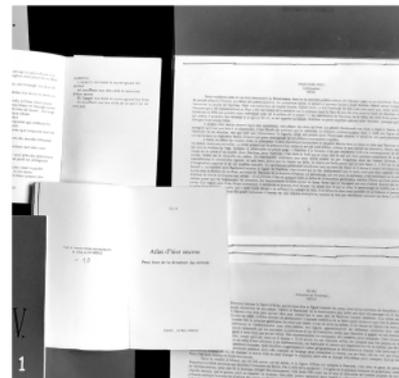
particulier, différent à chaque fois, pour donner une distraction éventuellement instructive au lecteur curieux.

Pourquoi imprimer ?

En pratique, la notion d'imprimé est importante dans ce que je fais ; j'en fréquente énormément, depuis l'enfance, et c'est accomplir intégralement les gestes de mise en forme qui m'importe, forme qui détermine par tous ses aspects l'expérience qu'en fera le lecteur.

J'étais attiré par l'idée de donner à un texte l'apparence du « fini » des objets manufacturés, du livre d'imprimerie « produit de consommation ». J'ai commencé par recycler quelques textes de mon journal pour tirer onze exemplaires. Je voulais pouvoir lire mes textes typographiés et non manuscrits, dans une forme standardisée pour les rendre plus « anonymes » à mes propres yeux, pour voir les changements que ça produit (dans le texte lui-même, et dans mon rapport à lui et à ce qui m'a amené à l'écrire), et pour mesurer ce qui les rendait plus facilement communicables, ou pas, sous cette forme. Mais l'idée de fabriquer un livre de bout en bout m'importait surtout, transformer physiquement du papier A4 « ménager » en une série de livres imprimés au format-poche, prendre le temps de faire toutes les opérations ; il y a une dimension rituelle qui m'a intéressé : en travaillant sa pensée, en la transformant, transformant la matière, on se transforme soi-même, etc.

C'est dans le sens d'objet et/ou d'activité domestique, liés au déroulement de la vie quotidienne, que je pense ma pratique – un exercice de la mémoire et de l'imagination qui renforce, à sa manière, ma conscience, sa souplesse, son souffle. Les livrets imprimés sont indissociables du reste de ce que j'écris. Ils nourrissent un projet qui



est, au fond, au-delà de l'écrit : élargir et approfondir mon rapport à la mémoire, à la solitude, à la passion, à l'ennui, à la peur, à l'enthousiasme, tout ce qui me relie aux personnes avec lesquelles je fais ma vie.

Et la suite ?

J'ai des textes en chantier, mais sans pour autant qu'ils soient destinés à être imprimés et diffusés, même à un petit cercle. Le récit du parcours et du quotidien de ma famille, par exemple ; dans une approche plutôt ethnographique, mais que je ne verrais même pas forcément diffusés à toute ma famille, pour diverses raisons. Ces textes, au fond, sont la partie visible, matérielle, d'une expérience dont le principal est de faire évoluer mon rapport à ma mémoire, à mes représentations, vers plus de « compréhension mutuelle » ; du coup, la diffusion n'a pas forcément raison d'être ; elle le deviendrait seulement si je trouve, dans l'écriture, un angle d'attaque qui soit assez décentré pour devenir « intéressant » pour d'autres.



Japanese drukker, Emil Orlik, 1901
Colour woodcut, h. 206mm x w 178mm (désolé, faute de moyens, on vous en propose ici une reproduction en niveaux de gris)
Source RUKSMUSEUM Rijksstudio



Les petites histoires de
l'Imprimé Populaire

AS-TU VU L'OISEAU ?

un journal clandestin
durant la Première
Guerre Mondiale

Août 1914, la France entre en guerre.

ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER



**ORDRE
DE MOBILISATION GÉNÉRALE**

★ ROUBAIX

En Octobre 1914,
l'Allemagne
occupe une partie
de la France

CENSURÉ

L'occupant interdit immédiatement l'utilisation
de moyens de communication et prend le
contrôle de la presse.

Mars 1915, Joseph Willot fait imprimer un livre par un ouvrier-typographe, Edouard Dutrieux, sur une presse à pédale installée dans les locaux de sa pharmacie de Roubaix.



En fait, cette publication en cache une autre : Joseph Willot est associé à Firmin Dubar (industriel) et à l'abbé Pinte (professeur de chimie) pour diffuser un journal clandestin dans cette zone occupée par les Allemands.

Est-ce le bon moment de faire une blague avec les noms des protagonistes ? Dubar, Pinte ... Y a quelque chose à faire, non ?



L'abbé Pinte récolte des informations venant de Paris ou d'Angleterre grâce à un poste de TSF qu'il a bricolé et qu'il cache dans sa chambre.

Joseph Willot réalise les copies. D'abord avec une ronéotype, puis, à partir de mars 1915, avec une presse à pédale. On raconte que c'est *le Journal de Roubaix* (interdit par les Allemands), qui lui a donné son matériel.

Journal de Roubaix
 LUNDI 21 OCTOBRE 1918
 Administration, 71, Grande-Rue, à Roubaix
 10 centimes
 Le numéro
 1 franc 50 (sans taxes sur le revenu de journal)
 Dépôt et Réception : Roubaix, 11, rue de la République

Leur publication change plusieurs fois de titre : *Le journal des occupés... inoccupés* (titre de leur première publication parue le 1^{er} janvier 1915), *La Patience*, *la Prudence*, *les nouvelles de France*, *l'écho de France*, *la voix de la Patrie*, *l'Hirondelle de France*, *le courrier de France* et (le titre qui est resté dans l'Histoire) *l'Oiseau de France*. Il tire jusqu'à 700 exemplaires.



OBSERVATIONS ET RECOMMANDATIONS

- 1^o X... est une localité qui se trouve lue de nos régions occupées. Nous prions nos lecteurs de ne pas rechercher cet X...
- 2^o Le transport de ce journal se fait par des moyens qui ont été minutieusement étudiés. Les nouvelles des régions occupées nous parviennent par la même voie.
- 3^o « La Patience » a été fondée et est rédigée par des Français réfugiés à X... qui ont voulu soutenir le courage de leurs frères opprimés en leur faisant connaître la vérité.
- 4^o Ce journal a été glissé dans votre boîte par une personne étrangère à la région. Vous ne l'avez pas recherché. Vous en ignorez l'origine. Il EST GRATUIT. Votre responsabilité personnelle ne pourra donc être engagée si vous êtes vous-même producteur.
- 5^o Si vous consommez ce journal, SOYEZ PRUDENT. Pensez que la moindre imprudence commise par un seul pourrait nuire à ceux qui le rédigent dans l'obligation de cesser l'exercice de leur publication. (Assurez-vous toujours le retour de nos numéros correspondants).
- 6^o Veuillez brûler ces feuilles après les avoir lues.

Des indications sur la couverture suggèrent que cette publication est imprimée de l'autre côté du front et expédiée par avion.

Mais ce n'est pas le cas. Le journal est glissé dans les boîtes aux lettres des notables de Roubaix et de Lille.

Dans la rue, les lecteurs se reconnaissent grâce à cette phrase anodine :

« Avez-vous vu l'Oiseau ? »



Octobre 1916, l'abbé Pinte est arrêté. Joseph Willot continue de publier afin de l'innocenter.



Avril 1917, toute la bande est attrapée ! Y compris leurs complices d'impression et de diffusion : Marguerite Nollet, Fernand Fertin, Georges Ranson, Henri Soubricas (sculpteur et dessinateur du journal), René Coq, Armand Wardavoire et Edouard Dutrieux. Le trio d'origine est condamné à 10 ans de réclusion.



Marie-Augustine
Léonie HELBECQUE,
l'épouse de Joseph
Willot est innocentée.

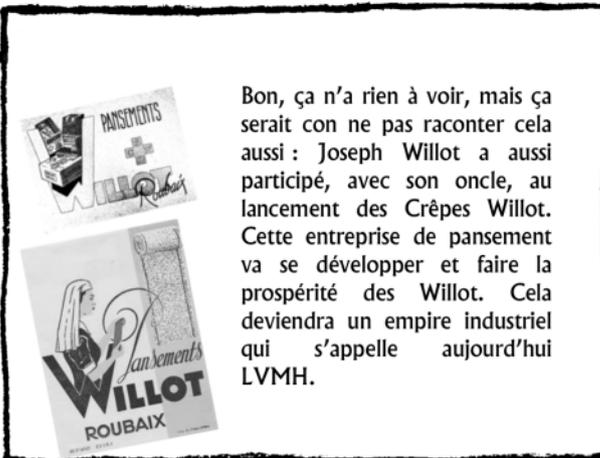
Vous n'imaginez pas le mal que j'ai eu à trouver son prénom et son nom de jeune fille : toutes les sources la désignent sous l'appellation de Mme Willot.



Elle reprend *l'Oiseau de France* dès le lendemain du jugement.

Même si cette publication inspirera la presse clandestine de la deuxième guerre mondiale, *l'Oiseau de France* n'a pas le même but. Ici, il n'est pas question de créer un outil pour organiser la Résistance, mais simplement de tenir moralement.

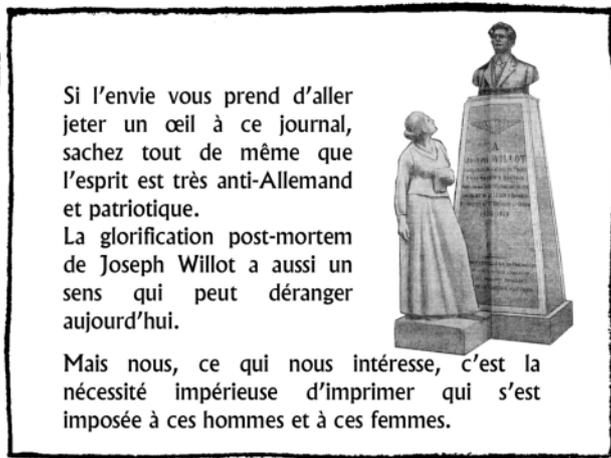
X... le Mai 1918.
"Savoir montrer autour de soi, malgré les tristesses de l'heure présente, une patience inlassable, une invincible confiance, c'est servir modestement, mais non sans grandeur, les intérêts supérieurs de la patrie"



Bon, ça n'a rien à voir, mais ça serait con ne pas raconter cela aussi : Joseph Willot a aussi participé, avec son oncle, au lancement des Crêpes Willot. Cette entreprise de pansement va se développer et faire la prospérité des Willot. Cela deviendra un empire industriel qui s'appelle aujourd'hui LVMH.



Sources (dernière date de consultation le 07/08/2020) :
Source principale d'information : l'article de Bruno Bonnemain : Joseph Willot, pharmacien, résistant pendant la Grande Guerre. In: Revue d'histoire de la pharmacie, 95^e année, n°357, 2008. pp. 13-28.



Si l'envie vous prend d'aller jeter un œil à ce journal, sachez tout de même que l'esprit est très anti-Allemand et patriotique. La glorification post-mortem de Joseph Willot a aussi un sens qui peut déranger aujourd'hui.

Mais nous, ce qui nous intéresse, c'est la nécessité impérieuse d'imprimer qui s'est imposée à ces hommes et à ces femmes.

https://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_2008_num_95_357_6438

Consultation, grâce à Gallica (BNF), des numéros de la Patience, mais aussi, grâce à Retronews (BNF), d'articles sur l'affaire dans d'autres journaux. Retronews m'a également permis de trouver pas mal des images réutilisées ici.

La société des amis de Panckoucke, consacrée à la presse du Nord et du Pas-de-Calais, a fait un article sur le sujet dans son bulletin l'*Abeille* en 2005.
<http://pankoucke.free.fr/Abeille1.pdf>

Le site de généalogie Geneanet et les archives départementales du Nord m'ont permis de trouver l'identité complète de Marie-Augustine Léonie Helbecque, épouse de Joseph Willot. Le seul journal qui donne son nom dans Retronews a fait une erreur dans l'orthographe !

Pour le journal de Roubaix : la bibliothèque numérique de Roubaix.
<http://bn-r.cd-script.fr/fr/presse-ancienne.php>

Pour la presse à pédale : la base de données de machines à imprimer, Ex-machina, par le musée de l'imprimerie et de la communication graphique de Lyon :
http://www.imprimerie.lyon.fr/imprimerie/sections/fr/documentation/exmachina/exmachina_search

Petite vidéo de France 3 Régions (Hauts de France) de 2015 pour découvrir cette histoire autrement :
<https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france/2015/01/24/la-presse-clandestine-durant-la-guerre-14-18-638709.html>



Impressions populaires en Chine



Dans plusieurs pays d'Asie du Sud-Est, en Chine, on peut voir lors de funérailles les membres de la famille brûler des carrés de papier imprimés d'une figure de cheval et d'idéogrammes, des « chevaux de papier » qui guident les morts vers leurs demeures de souvenir. Une autre pratique, liée aux décorations du Nouvel An, consiste à afficher devant chez soi, près de la cheminée, ou sur une grange, un appentis, ou un pont, une image imprimée qu'on remplace chaque année, éventuellement par l'identique. Dans ce répertoire, on trouve des figures variées, en costume simple ou en grande robe, à cheval, à pied, sur des nuages, portant des armes, des outils ou des rouleaux écrits, voire une tête animale, ou encore des animaux légendaires, imprimées pareillement en noir sur du papier de riz. Des pratiques populaires (dans le sens de très répandues) liées à une tradition de production d'imprimées en série, diffusés dans des boutiques, des ateliers avec pignon sur rue ou de manière saisonnière sur des marchés, et par colportage.

Des images, pour la plupart, produites dans des ateliers, ou « centres de production d'images », diffusant sur une région, voire une province, selon leur importance, et le périmètre de leurs distributeurs. La mécanisation, puis l'industrialisation de la production se développent au vingtième siècle, et la production industrielle est à l'heure actuelle la norme en matière d'imprimés. Il a existé et existe peut-être encore des pratiques locales, où imprimer s'inscrit dans un quotidien dans



Image du Nouvel An type doufang : « Le dieu des ponts », province du Yunnan, années 1980, papier de riz imprimé à l'encre noire.





Zhirna (cheval de papier), papier de riz teinté, imprimé à l'encre noire.
PAGE SUIVANTE : Offrandes funéraires, imprimé au duplicateur à alcool.

lequel l'on se tourne vers plusieurs petites activités pour gagner sa vie. Un individu conserve des bois, une dizaine ou plus, de matrices gravées et en fait des tirages régulièrement, avec l'aide de membres de sa famille éventuellement, pour répondre aux besoins de la communauté, à l'occasion du Nouvel An, de funérailles ou de la fête des Morts. Ces bois lui viennent de quelqu'un qui en faisait le même usage et constituent notamment une source de revenus, bien que secondaire, pour les besoins du quotidien. Aussi, quand un bois est usé, l'imprimeur en refait à l'identique (en recourant éventuellement à un carnet de modèles, précieusement conservé). À noter que, dans les années 1980, on trouvait aussi des imprimés réalisés au duplicateur à alcool.

Dans le répertoire des techniques

d'imprimerie, la gravure sur bois de fil a pour elle une relative facilité d'exécution : on sculpte la matrice pour tirer des impressions monochromes à l'encre de chine sur un papier fin de bambou ou de riz. Le tirage est réalisé sur une table disposant d'une fente transversale vers le milieu. À gauche de cette fente est disposée la matrice d'impression et, à droite, une liasse de papier à imprimer (pincée sur le côté). L'imprimeur tourne une feuille sur la matrice et l'imprime à la main ou avec un maillet. La feuille imprimée (restant pincée dans la liasse) est ensuite glissée dans la fente, afin de libérer la matrice et d'imprimer une nouvelle feuille.

Ces pratiques ont été observées dans les années 1980 et 1990 et l'entrée de la Chine dans l'OMC en 2011 ainsi que

« l'ouverture » du pays ont depuis changé le contexte culturel. Les plus anciens témoignages de semblables images et des rites dont elles découlent remontent au XVIII^e siècle, a priori, et techniquement parlant, on peut remonter de quelques siècles encore ; mais à quel point ces pratiques sociales d'afficher des images, étaient-elles « populaires » ? Historiquement, il faut que le savoir-faire se répande, et que les matériaux soient disponibles, le papier principalement.

Ici, ce ne sont pas chaque foyer qui réalise sa propre production pour l'année, mais un membre de la communauté qui s'en charge pour tous, voire un atelier, dont la production est distribuée par un colporteur dans probablement la majeure partie des cas pour l'époque dont nous parlons. En l'état de

nos recherches, nous disposons de peu de détails sur le contexte de production et d'utilisation de ces images, mais il nous a semblé intéressant de mentionner une telle pratique populaire des imprimés, et d'évoquer ainsi la culture chinoise, où depuis plusieurs siècles, les traditions d'estampage, de pochoir, d'imprimerie, associées à une production importante de papier, ont accompagné les évolutions de la société.

Pour en savoir plus, on pourra consulter le catalogue de l'exposition " Les images porte-bonheur en Chine " qui s'est tenue en 2004 au Musée français de la Carte à jouer à Issy-les-Moulineaux, par Christophe Comentale.

Ou encore, avec des éléments ethnographiques supplémentaires, l'article Chevaux de papier, dans " Grammaire de l'objet chinois ", de Michel Culas, édité en 1997 chez les éditions de l'Amateur. Et pour se faire une idée plus approfondie de l'iconographie : " Paper joss : deity worship through folk prints " de Wang Shucun, publié à Pékin en 1992 par New World Press.



Une visite au musée de L'IMAGE POPULAIRE de Pfaffenhoffen (67)

Il est difficile pour nous, les amis de l'Imprimé Populaire, d'ignorer un lieu nommé le musée de l'Image Populaire. C'est en février 2018, que nous avons visité ce musée situé à l'est de la région Grand Est.

Le bâtiment présente sur trois niveaux une collection d'images issues de la tradition alsacienne. En effet, depuis au moins le XVIIIe siècle, la coutume veut que l'on offre une image peinte à toutes les étapes de la vie d'un proche. Un notable s'est pris de passion pour ces productions d'art populaire et a ouvert un musée à Pfaffenhoffen pour y présenter sa collection. Aujourd'hui, c'est la ville qui a récupéré ce fonds, vrai témoignage de la vie d'antan.

Comme tous les arts populaires, ces images reprennent souvent les mêmes motifs. Les imagiers (qui pouvaient être des producteurs très occasionnels) s'inspiraient de ce qui avait déjà été fait. Pour copier un modèle, ils utilisaient des techniques simples et astucieuses comme le pochoir et le papier piqué (on piquait les contours du motif et on s'en servait pour reporter un dessin). Pourtant, malgré ces reprises de motifs populaires, la vocation première de ces images est d'être uniques. Elles sont créées



pour célébrer un événement religieux (baptême, communion...) ou civil (mariage, conscription, etc) dans la vie d'une personne. Ces images-souvenirs sont toujours personnalisées (avec un texte religieux manuscrit par exemple) et donc unique. Mais certaines sont des estampes - produites en série-customisées. Ces productions sont comme des fétiches conçus pour accompagner une vie. Il arrivait ainsi qu'on se fasse enterrer avec ses images, même celles reçues durant l'enfance.

Ce musée est un lieu unique entièrement dédié à cette production populaire. À travers ces images, une multitude de thèmes peuvent être abordés : la tradition picturale de l'Est de la France, le lien avec les imageries comme celle d'Épinal, la place de la religion mais aussi des rituels civils, la circulation des images et des motifs,



le statut des imagiers, la création contemporaine...

À noter aussi que la boutique recèle plein de kits de création sympas, de modèles de décorations en papier à faire soi-même et de choses introuvables et inspirantes.

Bref, le musée de Pfaffenhoffen est une visite passionnante pour ceux qui s'intéressent à l'expression populaire rarement mise en lumière dans les grands musées français.

Portail des collections donnant accès à différentes notices d'oeuvres du musée : musee-image-populaire.webmuseo.com

Parce que chacun a une pratique différente, on a posé les 5 mêmes questions

les 5 réponses de **TANX**

De quoi parle-t-on ?

Je travaille en taille d'épargne, sur lino ou sur bois la plupart du temps et ceci me permet de gagner ma croûte, et je fais aussi pas mal de zines et autopublications, en photocop ou impression numérique.

Comment le diffusez-vous ?

Tout passe quasiment par mon site perso. Je fais extrêmement peu voire pas de dépôt parce que les conditions ne sont pas idéales et que ça augmente le prix des productions. Je suis attentive à ce que ça ne soit pas trop cher (surtout pour les zines et autopublications). Cette indépendance suppose que je sois par ailleurs dépendante des réseaux sociaux. On ne peut hélas pas trop y échapper si on veut pouvoir diffuser son taf et le vendre.

Votre pratique ?

C'est la grande question centrale de mon boulot et des évolutions qu'il a suivies depuis 2003, quand j'ai décidé de gagner ma vie avec le dessin. L'idée de départ était



surtout d'échapper au travail traditionnel et à la hiérarchie qu'il suppose, vu que je pouvais pas supporter ça. Alors forcément, le temps passant, je me suis débarrassée de plus en plus de toute dépendance extérieure (comme avec le travail de commande) pour avoir la pleine maîtrise de ce que je fais et dis et de comment je vends tout ça. Je sais pas trop si c'est une démarche consciente à la base, ou si c'est ma tête de cochon qui me rendait particulièrement rétive au moindre mot d'ordre ou à la moindre contrainte exercée sur mon boulot et sur la façon de le mener, mais oui, maintenant, je peux regarder tout

ça et me dire que ça ressemble à une démarche. La recherche d'autonomie dans mon taf, puisque tout a été conduit en ce sens et notamment aussi pour des questions de positionnement politique. Ma façon de travailler et mes idées ne peuvent pas tellement être séparées. J'ai tenté des tas de fois de le faire, et chaque tentative s'est retrouvée mise à mal : bien malgré moi, le politique refait surface dans mon boulot et vice-versa. Simplement, m'en rendre compte a réorienté mon boulot et j'ai cherché à dire différemment, une fois que j'ai accepté ce truc contre lequel je peux pas lutter.



Pourquoi imprimer ?

L'impression s'est imposée pour des raisons d'indépendance : je voulais la maîtrise des outils en plus du propos, parce que je ne pouvais pas séparer les deux, pas plus que je ne pouvais séparer ma vision politique de mon taf. J'ai travaillé un moment avec des sérigraphes, mais même si nous étions censés être au même niveau, je me suis retrouvée à dépendre d'eux pour ce que je voulais faire ou dire, alors je me suis replongée dans la lino pour tout gérer de A à Z. L'imprimé, et la lino en particulier, a provoqué des changements graphiques, la technique impose aussi un certain nombre de contraintes et ma façon de penser le dessin a changé avec cet outil. C'est ce que je trouvais aussi intéressant notamment au moment où j'en ai eu marre de mon dessin très influencé par l'école américaine underground et que j'essayais de développer un truc plus perso. La lino m'a beaucoup servi à ça, en repensant le travail du noir et blanc. Mais aussi, l'imprimé m'intéressait pour son aspect populaire. Ça permet de produire des multiples et de sortir d'un circuit où le travail "artistique" est vu comme quelque chose d'extérieur au monde, avec ce que ça suppose sur les prix, l'environnement, la perception même du boulot : produire des multiples casse l'idée que l'artiste est une figure "spéciale" ou n'étant pas traversé par les mêmes questionnements que le reste du monde. C'est quelque chose qui me tient beaucoup à cœur. L'impression permet justement de diffuser un boulot autrement, plus simplement, plus directement aussi, et il permet de dire simplement que chacunE peut s'y mettre à son tour. C'est accessible, c'est à portée de main, et ça permet de diffuser sa vision à soi.

Et la suite ?

Je me projette extrêmement peu. C'est pour ça sans doute que je peux travailler comme je le fais, et même l'imprévu et la surprise sont des choses centrales dans cette façon de faire, des choses auxquelles je tiens beaucoup. Le peu que j'ai travaillé en BD ne m'a pas convaincue de ce point de vue parce que le temps était long, très long, et que je savais déjà ce qui allait se passer dans les semaines et mois à venir. Je trouvais ça très angoissant et déprimant. Ça a changé avec Attembre, mon dernier truc long en BD, parce que justement je n'avais rien écrit et que tout a été improvisé. D'une case à l'autre quasi je ne savais pas ce que j'allais dire. Alors me voilà comme une andouille à ne pas

savoir quoi répondre à cette question, sauf avec une pirouette : si j'ai bien un rêve, c'est celui de continuer à ne pas savoir ce que je vais faire demain et de continuer à être surprise, que ce soit dans mon boulot, dans la vie ou dans les rencontres puisque tout ça fonctionne ensemble. Pour l'évolution de mon boulot je ne peux pas en dire plus. J'ai bien l'envie d'être exposée dans de vraies bonnes conditions, ce qui me changerait un peu et ça pourrait être assez marrant d'aller faire chier des bourgeois en leur soutirant de la maille. Je ne sais pas trop. Je vais laisser comme d'habitude les hasards jouer, et continuer à provoquer des imprévus, sinon l'ennui me guettera et c'est mon pire ennemi.

Photo exposition au fanzinarium, janvier 2020





Impression : « culture participative »

Technique utilisée : sérigraphie en papier découpé. Vidéo démo :

https://youtu.be/n8OV8_4eJ1M

Le papier a ici été découpé avec une Brother scan'N'cut CM600

cadre « motifier » tendu d'un voile rideau 100 % polyester maintenu par des

pincées à dessins (voir brochure des Amis de l'Imprimé Populaire sur sérigraphie DIY)

2 écrans pour 2 passages couleur

Encre /support : gouache liquide scolaire/ papier machine 80gr

Temps passé : une après-midi

Retour d'expérience :

1/ Préparation du dessin

Pour simplifier le découpage et la manipulation du pochoir, j'ai essayé de faire



que le pochoir tienne en un seul morceau de papier (donc de relier toutes les surfaces blanches du motif pour qu'elles soient solidaires). J'ai fait une exception pour les lettres en réserve car je voulais qu'elles se détachent bien du reste du motif

2/ Découpage des pochoirs (sur papier ramette ordinaire 80gr) à la Brother Scan'N'cut CM600

Les 2 papiers 80gr amenés à servir de pochoir ont été découpés à la Scan'N'cut.



Cela aurait très bien pu être fait au cutter mais je voulais tester la machine.

Retour d'expérience Scan'n'cut :

Attention dans l'application en ligne de la Scan'N'cut (CanvasWorkspace) l'affichage du motif est grossier. C'est-à-dire qu'il donne l'impression que des détails ont « sauté » alors que ce n'est en fait que l'affichage : ils seront bien présents lors de la coupe.

Le pochoir ayant plein de petits détails fragiles et étant réalisé sur un papier fin, j'ai eu peur qu'il ne se déchire en le décollant du plateau de la machine. J'ai donc fait le choix de coller le papier sur un support (un plastique A4 découpé dans une pochette transparente) me permettant de mieux coller et décoller.

Donc j'ai procédé comme suit :

- collage de la feuille, à la bombe de colle 3M repositionnable, sur la feuille plastique support.
- collage de l'ensemble sur le plateau de découpe de la Scan'N'cut.
- lancement de la coupe avec les paramètres d'un « sticker ». Ainsi, seul le papier a été découpé, et j'ai pu décoller simplement l'ensemble papier et plastique du plateau de découpe sans risquer de déchirer le pochoir.

- hors du plateau, j'ai ensuite pu décoller tranquillement les zones inutiles au pochoir (où l'encre doit passer). Enfin tranquillement... Ça dépend de la résistance du collage entre le papier et le plastique. Lors de mon premier essai, j'avais sans doute mis trop de colle. Je n'ai donc pas réussi à décoller le papier sans le déchirer. J'ai donc dû tout refaire en mettant moins de colle, et là, cela a été plus simple.

Conclusion, il faut bien doser le collage du papier. En maîtrisant cela, il est possible de se passer du support plastique (ce que j'ai pu expérimenter ultérieurement : logo « peinture fraîche » de l'intérieur de la couverture)

Réglage de la machine pour papier 80gr seul : profondeur de lame 1,5/ pression 0.



3/ 1^{er} passage couleur : impression des lettres "réserve" en couleur.

Ma première idée était de faire chaque lettre/pancarte d'une couleur différente... Pour cela, je comptais imprimer les différentes couleurs sur un même écran à l'aide de petites cartes type crédit comme mini-raquettes pour chaque couleur.

Mais l'écran était trop voilé (un delta de 6 cm pour un écran 50*40). Il était difficile seul de maintenir l'écran plaqué et de passer chaque petit coup de raquette.

J'ai donc opté pour un dégradé en un seul coup de grande raquette... Comme je passe le coup de raquette dans le sens de la plus grande longueur, donc ici horizontalement, cela voulait dire une couleur différente pour "culture" et une autre pour "participative"... Ça desservait le message, je pense. Donc j'ai essayé de faire de petites variations mais le final est trop léger.

4/ 2^e passage couleur :

Le 2^e pochoir est le plus complexe et le plus fin. La gouache était très liquide (sans doute n'avais-je pas assez bien mélangé le bidon). Peut-être aussi ai-je trop encré. Lors du premier passage/ tirage pour coller le pochoir au tissu du cadre, l'encre a bavé. Il y a donc de l'encre qui est passée de l'autre côté de la feuille. Lors des impressions, cette encre avait tendance à coller à la feuille à imprimer et donc à emmener la feuille pochoir avec elle... Même en essayant de sécher cette encre, l'ensemble du tirage des 50ex a été une galère.

Un problème n'arrivant jamais seul... je me suis merdé sur les calages. Comme l'image a été pensée pour qu'il y ait une tolérance assez large sur le calage, je m'étais dit que je calerais le deuxième passage par transparence (sans napper, on positionne le cadre sur la feuille, où la première couleur est

imprimée, et par transparence, avec un bon éclairage rasant, on peut caler le motif du cadre et celui imprimé de la première couleur. Le problème, ici, était que d'une part le cadre était gauche rendant le positionnement difficile, et que d'autre part l'impression se faisait avec une couleur sombre (rendant la transparence plus délicate : il reste toujours de l'encre dans la maille et cette encre sombre a vraiment tendance à occulter la vue). Bref, j'ai dû me contenter d'un calage au feeling...



Impression : « du bricolage pour imprimer ».

Technique utilisée : gravure sur carton de brique de jus de fruits
TetraPak® 1 seul passage couleur.

Encre / support :
gouache liquide scolaire + farine / papier machine
80gr.

Temps passé : environ
4h incluant dessin, gravure et l'impression des 50 ex.

Retour d'expérience :

1/ Conception du motif

J'ai fait un petit format pour :
- que cela tienne sur un seul pan de brique de

TetraPak®

- simplifier l'impression, avec les formats trop grands, l'étape d'encrage est plus longue, et lorsque l'on utilise de la gouache, elle risque de sécher en cours d'encrage.

Le dessin est un peu simpliste (je ne n'en suis pas très fier), mais il introduit la notion de bricolage en opposition au savoir-faire du métier.

2/ Gravure

La gravure a été faite avec une pointe sèche maison (un clou sur un manche en bois).

J'ai bien appuyé lors de la gravure pour faire de beaux sillons. Mais pour la gravure du texte « pour imprimer », j'ai percé le film protecteur en plastique (qui était lui-même un peu décollé à proximité de la plume de brique). Une fois la gravure finie, j'ai retillé la plaque à la taille du dessin.

3/ Impression

Les feuilles ont été mouillées à l'éponge sur leurs 2 faces avant présentation sur la plaque gravée et encrée.

L'impression en elle-même a été faite au rouleau à pâtisserie (sans oublier la feuille feutre). La plaque n'a pas semblé s'altérer



pendant le tirage. Les tirages en eux-mêmes sont assez uniformes. La seule zone un peu problématique a été la zone du texte « pour imprimer » où le film plastique du TetraPak® était percé et décollé (laissant de l'encre s'y infiltrer).



Impression : « Imprime-toi ».

Technique utilisée : Gravure au cutter sur 2 plaques de polyester expansé (voir notre site technique de gravure en bosse.

http://imprimepopulaire.fr/?page_id=352) pour 2 passages couleur.

Encre/support : encre marque Aquawash.

Temps passé (hors conception motif) : 2 jours environ (½ journée de gravure ; ½ journée d'impression). Attention, l'Aquawash met du temps à sécher. Il faut donc prévoir quelques jours entre les 2 passages couleur.

Retour d'expérience :

1/ Gravure

Les dessins des 2 couleurs ont été imprimés en miroir sur une imprimante classique. Les feuilles ont ensuite été collées sur les plaques à la bombe de colle 3M repositionnable.

La gravure a été faite au cutter.

Une fois l'ensemble gravé, les papiers ont été décollés.

Certains effets de matière ont été obtenus en déformant la plaque avec un bout de bois taillé.

2/ Impression

Pour imprimer, les feuilles ont été



mouillées sur les 2 côtés pour la première couleur, uniquement au verso pour la deuxième (visiblement, l'encre du premier passage n'était pas encore suffisamment sèche. Elle se diluait encore un peu avec l'éponge humide).

Surtout, pour la deuxième couleur, j'ai constaté que la plaque de polyester avait tendance à « pelucher », c'est-à-dire que des petits bouts partaient au fur et à mesure des tirages. J'ai donc dû charger de plus en plus en encre pour absorber ces petits trous. Il semble que cela soit l'encre qui attaque un peu le polyester expansé (mais je n'ai pas plus d'info là-dessus).



Impression : « Du sable ».

Technique utilisée :

Sandpaper Lithography. On s'est servi de ce tirage pour faire la vidéo tuto :
2 passages couleur utilisant la même matrice.

Encre/support : gouache scolaire liquide

Temps passé : 1,5 jour mais ralentit par mise en place de la vidéo.

Retour d'expérience :

Ce que l'on peut dire en plus de la vidéo.

Le choix des craies grasses :

Les crayons de cire scolaires ont différentes textures en fonction des marques. Pour la sandpaper lithography, il vaut mieux des crayons assez mous car ils pénétreront mieux le grain du papier de verre.



Fixation au sèche-cheveux :

Attention avec le souffle du sèche-cheveux à ne pas faire baver les traits.



Impression : 1^{re} et 4^e de couverture.

Technique utilisée : sérigraphie avec insolation.

Tissu : voilage de rideau 100 % polyester
1er passage (vert 1^{re} de couv) cadre alu à tissu interchangeable (maintenu aux pinces à dessin) voir article de notre blog

<http://imprimepopulaire.fr/?p=1209>

Autres passages cadre à tissu fixe tendu à l'aide d'une planche à clous (voir video).





N'ayant pas de cadres suffisamment grands pour imprimer l'ensemble de la couverture et de la 4^e de couverture (25cm*65cm), nous avons imprimé les 2 séparément. Nous avons donc dû faire 5 passages sur chaque feuille (1 vert couv, 1 vert 4°, 1 noir-bleu couv, 1 noir-bleu 4°, 1 rouge couv).

Enfin pour finir nous avons appliqué une couche de vernis au rouleau.

Encre/support : acrylique Beaux-Arts type « Louvre » (finalement moins chère que l'acrylique que l'on trouve en magasin de bricolage)/ papier format raisin 200gr.

Temps passé : 1,5 jour incluant la préparation des typons et l'insolation des 5 écrans + 1,5 heure d'impression par couleur.

Retour d'expérience :

1/ Préparation des écrans

Lors de l'insolation du premier écran (celui en alu avec les pinces à dessin), j'ai constaté que certaines pinces avaient tendance à glisser, libérant un peu de tension dans le tissu, causant une déformation du motif. C'est pour cela que sur la couverture, le cadre blanc du « Fanzine sur l'imprimé populaire » n'est pas rectiligne.

Le motif étant en 3 passages couleur



nécessitant un calage, ces déformations auraient été dures à gérer. C'est pourquoi, pour les autres cadres, nous avons adopté des écrans à toile fixe (tendus à la planche à clous et agrafés sur les bords du cadre bois)

2/ Impressions

Afin d'assurer le calage, nous avons utilisé des charnières pour lier les cadres à la table d'impression. Les charnières étaient fixées à la table par des serre-joints. Au milieu du premier passage, nous nous sommes rendu compte qu'un des serre-joints s'était desserré. Conséquence : aucune de nos impressions n'était calée !

Pour les passages couleur suivants, nous avons donc dû, pour chaque couverture, recalibrer par transparence l'écran sur l'impression précédente. Cela a été particulièrement difficile pour le passage en rouge car il n'y avait pas beaucoup d'éléments pour se caler.



Impression : 2^e et 3^e de couverture.

Technique utilisée : sérigraphie papier découpé (Brother Scan'N'cut CM600) et craies grasses.

Couleurs mélangées directement sur l'écran
Cadre : tissu voilage polyester tendu collé et agrafé sur cadre bois.

Nombre de passage couleur : 1

Encre utilisée : gouache scolaire liquide.

Temps passé : 4 heures d'impression hors création du motif (découpage/ dessin craie).

Retour d'expérience :

1/ Découpage du motif « peinture fraîche »

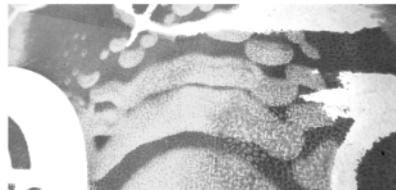
Le dessin du motif a été conçu afin qu'il soit simple et tienne en 1 seul morceau. Pour la découpe sur la Scan'N'cut, j'ai directement positionné la feuille de papier standard 80gr sur le plateau de la machine. Il n'y a eu aucun souci au décollage de la feuille découpée (il faut dire que le plateau commence à être vieux : la colle n'accroche plus beaucoup).

2/ Impressions

Pour l'impression, nous voulions faire des effets de mélange de couleurs type « marbrure ». Nous avons choisi 3 couleurs (bleu, vert, jaune) sans complémentaires pour éviter que tout ne se transforme en marron. (A



posteriori, je me dis que l'on aurait peut-être dû rajouter du blanc ?). Pour les effets de mélange et de taches, nous avons choisi de faire les mélanges lors du nappage de l'écran en utilisant de petites cartes type crédit comme raclette pour répartir la couleur. Pour l'impression en elle-même, nous avons utilisé une grande raclette (adaptée à la taille de la couverture)



3/ Ce que l'on peut retenir de l'impression

- Les couleurs se mélangent rapidement sur les mini-raclettes. Une par couleur n'est donc pas forcément justifiée... Mais on en utilisait souvent plus de 3 pour éviter d'avoir à les rincer.

- Lors du nappage par zone, il vaut mieux commencer par la couleur claire.

- Lors de l'impression en elle-même, la raclette ramenait beaucoup de couleurs toutes mélangées (c'est-à-dire ici du vert) que l'on devait évacuer régulièrement de l'écran. À la fin de l'impression, on a récupéré 2 petits bidons de mélange, c'est-à-dire d'encre verte.

- Remarque : suivant la manipulation de la carte au moment du nappage, on peut obtenir des effets variés, comme des taches formant des écailles de poisson, liées à un passage de la carte très peu encrée, auquel on

superpose une autre couleur nappant plus uniformément. Des aspects très variés peuvent être obtenus suivant les trajectoires, les saccades, les tours sur soi-même, les interruptions, qu'on fera suivre à la carte de nappage.



Si vous avez parcouru les comptes-rendus des impressions de ce fanzine, vous vous êtes rendu compte que celles-ci avaient pris un certain temps et ne s'étaient pas faites sans mal. On peut donc légitimement se demander pourquoi se faire chier ainsi alors que l'on aurait simplement pu faire des tirages numériques (comme c'est le cas pour tous les articles de ce zine !).

Parce que c'est moins cher ? Au vu du coût des impressions aujourd'hui, le gain est dérisoire par rapport au temps passé à imprimer à la main... Donc non, ce n'est pas

Séigraphie multi-couleurs sur un seul écran pour les intérieurs de couverture du fanzine

un critère économique qui a guidé ce choix. Alors quoi ? Une meilleure qualité ? Un meilleur rendu ? Clairement pas. En elles-mêmes, les techniques utilisées ne permettent pas d'atteindre le niveau de précision (de résolution pour employer un terme digital) offert par l'impression numérique. En plus, sans une grande maîtrise de l'opérateur (ce qui est mon cas) les processus sont faiblement répétables... Ce qui veut dire qu'en fonction de la quantité d'encre, d'eau, de pression etc.. les tirages sont différents et cela, sans compter les petits accidents type taches et bavures.



Ces impressions sont donc de moins bonne qualité et aussi chères que les impressions numériques ! Oui mais voilà, ces impressions portent l'empreinte du geste. Ah ! Ces variations, ces petits défauts sont les traces laissées par le travail manuel nécessaire à leur fabrication. Chaque impression clame haut et fort qu'elle est le résultat d'un geste unique et d'un certain temps passé !

Oui, je peux dire que j'en ai chié pour faire chacun de ces cinquante tirages. Je sais ce que cela m'a coûté en terme d'investissement personnel. Ils ont donc pour moi une valeur bien au delà de leur valeur économique. Et cela d'autant plus que les matrices ne sont plus utilisables et donc qu'il n'y a pas de possibilité de ré-impression. Eh oui ! Ami lecteur ! tu as entre les mains l'un des cinquante exemplaires qui ont été produits... Je ne sais pas pour toi, mais moi, je trouve que cela nous rapproche (dans un monde économique qui sépare producteur et consommateur à deux bouts opposés de la planète, je pense que c'est important). Bref, ici l'auteur prend conscience de chacun de ses lecteurs (car il doit produire les exemplaires un à un) et chaque lecteur prend conscience du travail de l'auteur (parce qu'il en touche le geste dans son exemplaire unique). Pour moi, c'est une belle tentative de ré-humanisation de la consommation. Et ça, cela mérite l'effort fourni !

Mais attention, il ne faudrait pas lire ces quelques lignes comme une glorification de la souffrance au travail, ou comme une comparaison entre la pénibilité de la réalisation de ces impressions DIY et celle d'un poste d'ouvrier en usine. Certainement pas. Il y a tout d'abord un vrai plaisir à produire ces impressions, car je savais qu'elles étaient

synonymes de partage avec toi lecteur (non, non je ne te mets pas la pression !). Il y a aussi le plaisir égoïste de faire avec rien, le sentiment de hacker un peu le système, de se réapproprier les techniques, de reprendre possession de moyens de faire. Enfin, et surtout, il y a l'expérience collective du faire ensemble. Même si avec les conditions COVID, j'ai imprimé pas mal de trucs tout seul à l'atelier, on a pu sérigraphier et vernir la couverture avec Eric. Avec ces techniques manuelles, on peut tous participer ensemble à l'expérience commune de la réalisation matérielle du fanzine (où certes chacun a participé mais souvent par l'écriture individuelle d'un ou plusieurs articles). Et ça c'est vraiment cool !

Voilà j'espère que ces quelques réflexions éclairent un peu le comment et le pourquoi de ces impressions DIY dans ce fanzine... et surtout, j'espère que cela te donne envie d'imprimer toi aussi ! En tout cas, n'hésite pas à nous contacter pour plus d'infos, de questions, etc...





Découvrez nos brochures sur <http://www.imprimepopulaire.fr>



Vous en voulez plus ? N'hésitez pas à nous rejoindre :
L'association sera ravie de vous accueillir !



Les petites histoires de l'Imprimé Populaire

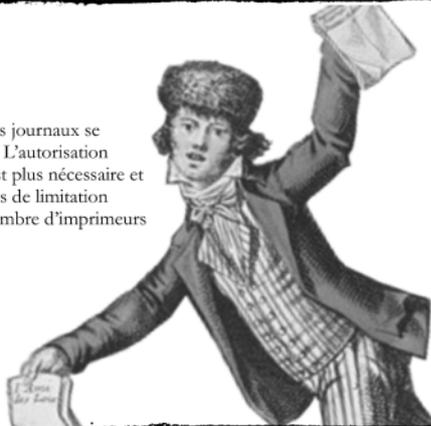


Lors de la Révolution Française, l'article 11 de la déclaration des droits de l'Homme et du citoyen décrète la liberté d'expression.

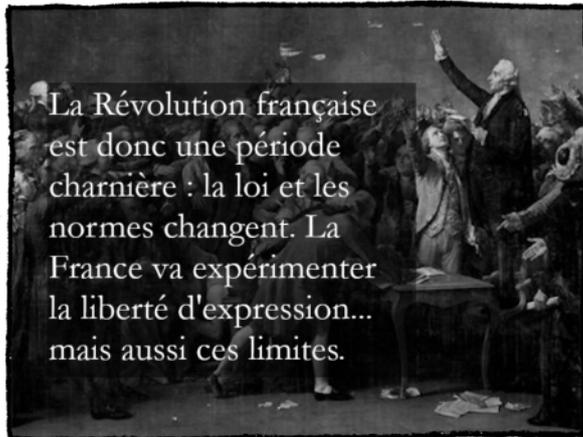


La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

On voit les journaux se multiplier. L'autorisation royale n'est plus nécessaire et il n'y a plus de limitation dans le nombre d'imprimeurs par ville.



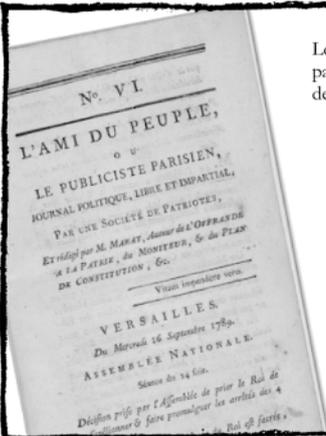
La Révolution française est donc une période charnière : la loi et les normes changent. La France va expérimenter la liberté d'expression... mais aussi ces limites.



Voyons l'exemple de Jean-Paul Marat. Cet homme était médecin avant de se faire journaliste au moment de la Révolution. Il est connu pour ses textes de dénonciation très violents.



... Bon il est aussi connu parce qu'il est mort dans sa baignoire... mais ça, ça nous intéresse moins.



Le 16 Septembre 1789 paraît le premier numéro de *L'Ami du Peuple*.
(qui est aussi le n°6 du Publiciste parisien)

Il accuse la Municipalité de Paris d'être, par son incompétence, responsable des problèmes d'approvisionnement de la ville.

Marat va cibler des personnages puissants (Bailly, Necker, La Fayette...). Il appelle le peuple à se soulever contre ceux qui menacent la Révolution.

Oui, je le répète, n'y a point de conversion à espérer de ces gens : tant qu'il seront sur pieds, ils machineront éternellement contre nous. Pourquoi donc les pardonner, si la mort seule peut nous en délivrer ?

L'Ami du Peuple n° 155

Pour éviter la prison, Marat se cache et vit des aventures qui semblent rocambolesques. Malgré cette clandestinité, l'*Ami du peuple* connaît peu d'interruptions.



Mais Marat n'est pas le seul à risquer sa liberté.

Eh les gars ! J'ai un nouveau numéro à imprimer !



Pour assurer la continuité de son journal, Marat doit être plus autonome et avoir la main sur tout le processus de production.



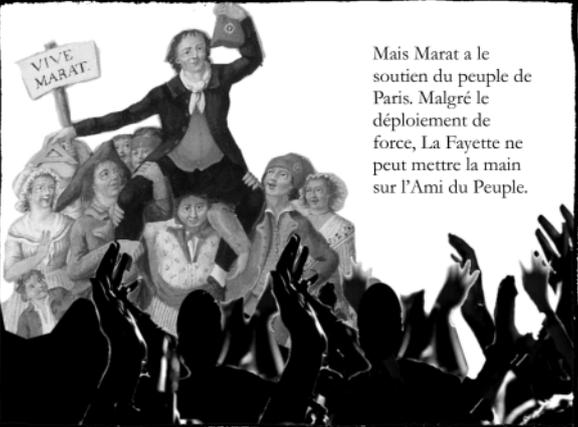
L'Ami du peuple n°71 (19 décembre 1789)

Toutes les Imprimeries de la Capitale m'avoient été fermées par les ennemis de la liberté ; mon premier soin fut de réclamer mes presses saisies par le District de Saint-Etienne du-Mont. Elles sont ma plume et mon écritoire ; je les ai réclamées avec cette énergie qui inspire toujours aux cœurs droits le sentiment profond d'un outrage. Si les opprimés doivent de la reconnaissance aux agents du pouvoir lorsqu'ils réparent leurs torts, je puis dire que je leur en dois beaucoup, car ils m'ont donné pleine satisfaction, tout m'a été rendu. Me voilà donc en état de faire paroître ma feuille sans dépendre des créatures de l'autorité. Pour servir la patrie avec plus de succès, je me suis fait Imprimeur, et je m'honore de ce nouvel état ; mais je dois prévenir mes lecteurs qu'il ne sortira de mes presses que les productions de ma plume, et les écrits des vrais défenseurs de la liberté publi-




MARAT ! RENDS-TOI ! LE QUARTIER EST CERNÉ !

En Janvier 1790, les forces de l'ordre viennent prendre Marat et confisquer son matériel d'imprimerie. La Fayette et un bataillon de la garde nationale se dirigent vers l'hôtel de la Feutrière dans le quartier des Cordeliers.



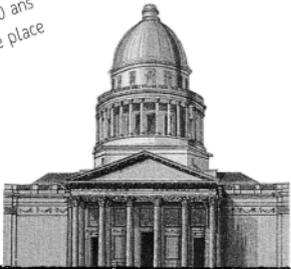
Mais Marat a le soutien du peuple de Paris. Malgré le déploiement de force, La Fayette ne peut mettre la main sur l'Ami du Peuple.

Marat entre au Panthéon le 21 Septembre 1794. C'est un martyr de la Révolution célébré par le peuple.

Le 8 Février 1795, un décret le « dépanthéonise ».

MOTIF OFFICIEL : Faut être mort depuis plus de 10 ans pour prétendre à une place au Panthéon.

L'image de Marat est bannie des commémorations.



Pour beaucoup, Marat est un monstre assoiffé de sang, responsable de nombreuses morts, dont celles du massacre de septembre. Il n'a pas participé lui-même à ces actions, mais, par ses écrits, il aurait incité le peuple à perpétrer ces mises à mort.






Alors :
 Fallait-il le laisser écrire ?
 Fallait-il le laisser libre ?
 Est-ce qu'imprimer lui a
 donné trop de pouvoir
 sur l'opinion publique ?

Peut-être que si ce problème était réglé aujourd'hui,
 on pourrait répondre à ces questions...



Les articles de Wikipédia

Jean-Paul Marat. In Wikipédia. Consulté le 8 mai 2020, à l'adresse https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Paul_Marat
 L'Ami du peuple (1789). In Wikipédia. Consulté le 8 mai 2020, URL : [https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Ami_du_peuple_\(1789\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Ami_du_peuple_(1789))
 Presse sous la Révolution française. In Wikipédia. Consulté le 8 mai 2020, URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Presse_sous_la_R%C3%A9volution_fran%C3%A7aise

BNF

Bibliothèque Nationale de France. Jean-Paul Marat (1743-1793) [en ligne]- Bibliothèque nationale de France. Consulté le 8 mai 2020, URL : https://data.bnf.fr/fr/11914364/jean-paul_marat/
 Bibliothèque nationale de France. L'Ami du peuple, ou le Publiciste parisien [en ligne]. Consulté le 8 mai 2020, URL : <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/ami-du-peuple-ou-le-publiciste-parisien-1789-1792>

Autres

ASSOCIATION LES CLIONAUTES. Jérémy POPKIN La presse de la Révolution – journaux et journalistes (1789-1799) [en ligne]. Mis en ligne le 7 juillet 2011. Consulté le 8 mai 2020, URL : <https://clio-cr.clionautes.org/la-presse-de-la-revolution-journaux-et-journalistes-1789-1799.html>
 BADET, G. Le destin révolutionnaire de Simone Evrard [en ligne]. Mis en ligne le 22 juillet 2012. Consulté le 8 mai 2020, URL : <https://www.lejisl.com/edition-de-chalon/2012/07/22/le-destin-revolutionnaire-de-simone-evrard>
 La presse sous la Révolution [en ligne]. Mis en ligne 02 novembre 2009. Consulté le 8 mai 2020, URL : <https://www.histoire-pour-tous.fr/histoire-de-france/173-la-presse-sous-la-revolution.html>
 L'ère nouvelle de la presse au début de la Révolution | Histoire et analyse d'images et œuvres [en ligne]. (s. d.). Consulté le 8 mai 2020, URL : <https://histoire-image.org/fr/etudes/ere-nouvelle-presse-debut-revolution>
 PARIS RÉVOLUTIONNAIRE. MARAT Jean-Paul [en ligne]. Mis en ligne le 17 décembre 2010. Consulté le 8 mai 2020, URL : <http://www.parisrevolutionnaire.com/spip.php?article452>
 PLAN DU SITE WWW.MARAT-JEAN-PAUL.ORG [en ligne].





Consulté le 8 mai 2020, URL : http://www.marat-jean-paul.org/Site/PLAN_DU_SITE.html

Ouvrages en ligne

ANDRIES Lise. « Les imprimeurs libraires parisiens et la liberté de la presse (1789-1795) ». [En ligne] In : Dix-huitième Siècle, n°21, 1989. Consulté le 08 mai 2020 URL : www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1989_num_21_1_1702

CÔME SIMIEN, « Serge BIANCHI, Marat. "L'Ami du peuple" », Revue d'histoire du XIXe siècle [En ligne], 56 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2018. Consulté le 08 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5785>

DE COCK Jacques. Un journal dans la Révolution : "L'Ami du Peuple" [en ligne]. fantasques éditions. Mis en ligne le 10 octobre 2013 Consulté le 08 mai 2020. Accessible sur <https://books.google.fr/>

BOUGEART Alfred. L'Ami du Peuple [en ligne]. A. Lacroix, Verboeckhoven & cie. 1865. Consulté le 08 mai 2020. Accessible sur <https://books.google.fr/>



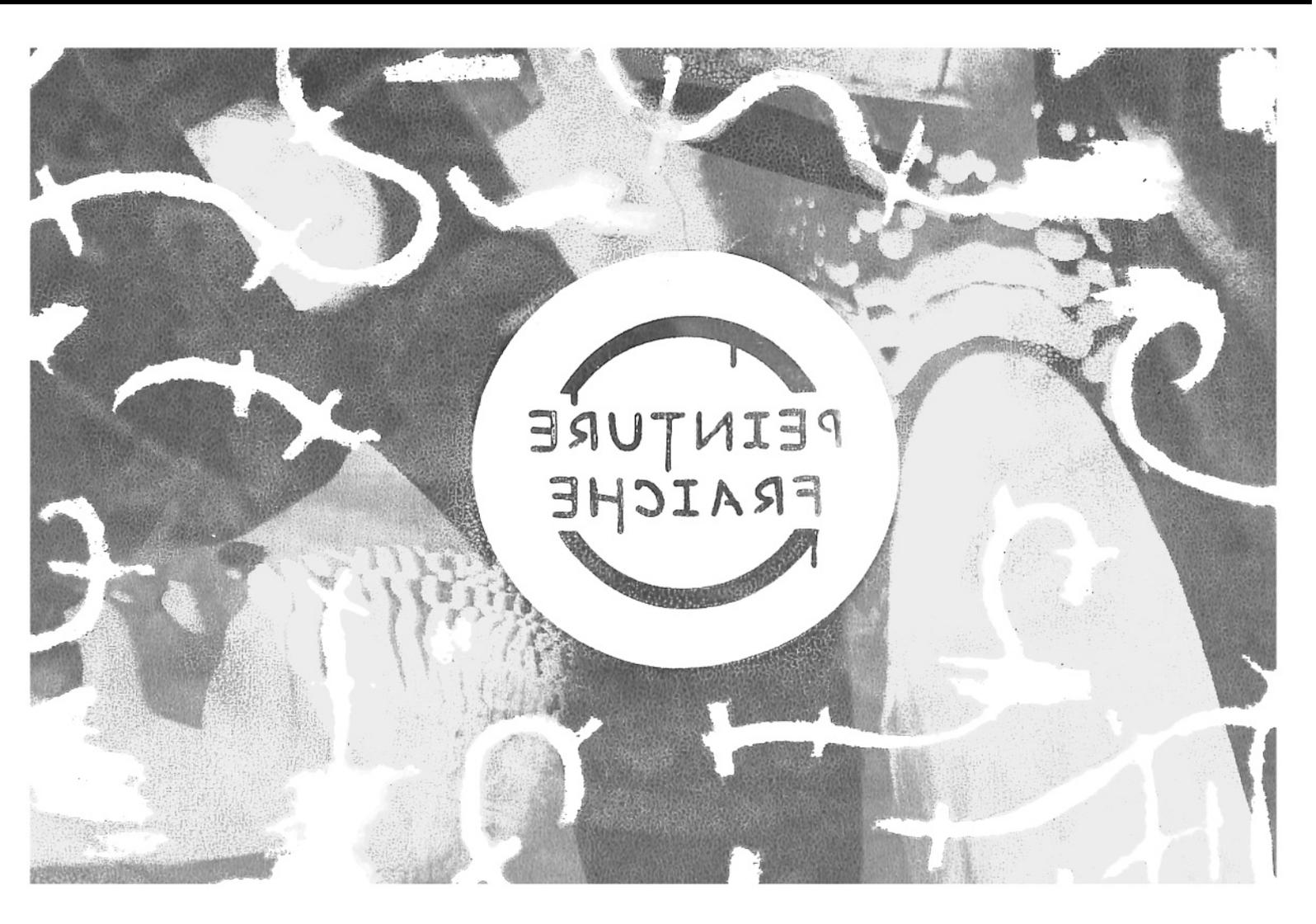
FANZINARIUM

Une bibliothèque associative de fanzines

48 rue des vignoles 75020 Paris M° Buzenval ou Avron

Infos et catalogue sur www.fanzinarium.fr





FRAICHE
PEINTURE

CHANTIER
EN COURS
& OUVERT



LES AMIS
DE L'IMPRIMÉ
POPULAIRE



PARCE QU'IMPRIMER
CHANGE LE MONDE!

